

# TIBÈRE

TRAGÉDIE

PELLEGRIN, Simon-Joseph, Abbé

**1727**



**TIBÈRE**  
TRAGÉDIE

À PARIS, Chez Flahault, Libraire, Quai des Augustins, du côté  
du Pont S. Michel, au Roy de Portugal.

**M. DCC. XXVII. Avec Approbation et Privilège du Roi.**

Représenté pour la première fois le 13 décembre 1726 au  
Théâtre de la rue des Fossés Saint-Germain.

## **PREFACE.**

Ce n'est point ici une de ces Préfaces ordinaires, où un Auteur humblement prosterné demande grâce à son Lecteur. Je ne mets celle-ci à la tête de ma Tragédie, que pour demander justice, et pour appel-

ler du Public mal informé au Public mieux instruit.

Comme de tous les reproches qu'on peut faire à un Auteur, je n'en trouve point de plus déshonorant que le nom de Plagiaire, je commence par me lover d'une tache, qui suffirait pour m'ôter le peu de gloire que je puis avoir acquis jusqu'aujourd'hui. Je déclare hautement que je n'avais jamais ni lu, ni entendu lire la Tragédie d'Agrippa, quand j'ai fait celle de Tibere. Si l'on ne m'en croit pas sur ma foi, je prie l'Auteur de la première de vouloir bien la faire imprimer, la différence sera sans doute à son avantage ; mais du moins elle me rendra ma gloire, en me disculpant du larcin littéraire qu'on veut m'imputer. Cet injuste soupçon ne m'a déjà que trop coûté ; il a porté le premier coup à ma pièce, elle n'a paru aux yeux du Public déjà prévenu, que sous des traits odieux, et presque tous ses Juges sont devenus ses parties par un principe d'équité mal entendue.

J'avoue que je suis coupable, si c'est un crime d'avoir puisé dans une source commune à tous les auteurs. Mon sujet, dit-on, est le même que celui qu'on m'impute à larcin ; les caractères se ressemblent parfaitement : mais ce n'est qu'après Tacite que j'ai peint Agrippa, Tibère et Livie ; est-ce ma faute si un autre a suivi le même modèle aussi exactement que moi ?

Je conviens que je ne me suis pas si scrupuleusement attaché à mon Historien dans ce qui concerne mes autres personnages. Je leur ai prêté quelques traits de cette ancienne vigueur Romaine, que le grand Corneille a mis si heureusement sur la scène. Tacite ne fait que des esclaves des Consuls, des Sénateurs et des Chevaliers Romains, qui vivaient dans les dernières années du règne d'Auguste. Voici comme il en parle : *At Romæ ruere in servitium Consules, Patres, Equites, quantò quis illustrior, tantò magis falsi, ac festinantes, vultuque composito, ne læti excelsu Prineipis, neu tristiores primordio, lachrymas, gaudium, quæstus, adulationes miscebant.*

En vérité, Tibère aurait-il eu besoin de toute la dissimulation qui le caractérise dans ma Tragédie, s'il n'avait eu que de tels hommes à tromper ? D'ailleurs n'aurais-je pas avili le grand nom de Pompée, si je n'avais fait qu'un lâche flatteur d'un Consul qui avait l'honneur de le porter.

Tacite en fait un des premiers partisans de la Tyrannie, quand il dit : *Sextus Pompeius et Sextus Appuleius Consules primi in verba Tiberii juravere.*

Pour mieux fonder la mâle vertu de ce Consul, je le fais descendre du

grand Pompée, quoique l'Historien n'en dise rien; j'espère qu'on voudra bien me pardonner cette liberté.

Pour ce qui est du testament d'Auguste en faveur du jeune Agrippa, il est de ma façon ; voici ce qui m'y a autorisé.

Tacite parle d'une entrevue secrète de cet Empereur avec Agrippa dans l'Isle de Planasie, et des larmes qui y furent répandues d'une et d'autre part: *Multas illic utrinque lachrymas, et signa caritatis, spemque ex eo fore, ut juvenis avi Penatibus redderetur.*

Qu'aurait donc produit dans ma Tragédie ce tendre retour de la nature, si Auguste eût laissé subsister son premier testament, par lequel il ne déclarait point d'autres héritiers que Livie et Tibère ? *Cujus testamentum illatum per virgines Vestæ Tiberum ac Liviam hæredes habuit.*

Voilà le vrai de l'Histoire ; j'y ai substitué le vraisemblable. Si le premier auteur a fait la même chose, je me sais bon gré d'avoir pensé comme lui ; mais c'est Tacite, c'est la raison qui a produit cette conformité de sentiments entre lui et moi. Voilà la première justice que j'avais à demander à mon Lecteur; je n'appuierai guère sur la seconde, ma gloire y est bien moins intéressée.

On a condamné ma pièce sans l'avoir entendue ; une des actrices le reprocha tout haut au Parterre ; ce qui me console de cette disgrâce, c'est que je crois mes juges assez équitables, pour vouloir bien au moins se donner la peine de lire ce qu'ils ne connaissent pas encore assez pour en pouvoir décider.

J'aurais condamné mon ouvrage à un oubli éternel, si la seconde et la troisième représentation avaient eu le sort de la première; mais on prêta une attention si favorable à ces dernières, que la pièce se serait sans doute relevée, sans l'indisposition d'une principale actrice, et j'ose me flatter que la lecture pourra faire souhaiter qu'on en reprenne les représentations, qui n'ont été qu'interrompues, et que je suis en droit de faire continuer. Au reste, la justice que je viens de demander à mon Lecteur, n'empêche pas que je ne sente le besoin que j'ai de son indulgence.

## ACTEURS

AGRIPPA, fils de Julie, et petit-fils d'Auguste.

LIVIE, Impératrice.

TIBÈRE, fils de Livie.

POMPÉE, Consul.

ÉMILIE, fille de Pompée.

MAXIME, Confident d'Agrippa.

FAUSTINE, Confidente de Livie.

MARTIAN, Centenier, Confident de Tibère.

ALBINE, Confidente d'Emilie.

GARDES, ou LICTEURS.

*La scène est à Nole, dans le Palais d'Auguste.*

## ACTE I

### SCÈNE PREMIÈRE.

**Livie, Faustine.**

**FAUSTINE.**

Je ne reconnais plus le grand cœur de Livie.  
Madame, l'Empereur, prêt de quitter la vie,  
Ne va-t-il pas laisser l'Empire entre vos mains ?  
Vous perdez, il est vrai, le maître des humains,  
5 Auguste va finir sa brillante carrière;  
Il court rapidement vers son heure dernière;  
Déjà ce bruit fatal, dans Nole répandu,  
Attire en son Palais tout un peuple éperdu ;  
Et la Parque inflexible envie à ce grand homme  
10 La douceur d'expirer entre les bras de Rome.  
Mais Tibère vous reste, et le trône avec lui:  
Tibère y doit monter; vous en serez l'appui.  
Ce fils Respectueux, et soigneux de vous plaire,  
Ne nous dispensera que les lois de sa mère.

**LIVIE.**

15 Je m'en flatte, du moins, et connais trop mon fils,  
Pour douter des respects, que je m'en suis promis.  
Comme il me devra tout, j'ai lieu d'en tout attendre.  
Mais lorsque chez les morts Auguste va descendre,  
Son trône, pour Tibère est-il bien assuré?  
20 Pour y monter, Faustine, il n'a plus qu'un degré :  
Les Dieux du monde entier vont le déclarer maître ;  
Mais à ce dernier pas ils l'attendent, peut-être :  
Un moment peut le perdre, et dans ce grand danger,  
Pour mon fils et pour moi, rien n'est à négliger.  
25 Je fis naître autrefois ses feux pour Émilie :  
Je veux qu'un nœud sacré l'un à l'autre les lie,  
Je l'ai mandée exprès, et l'attends en ces lieux,  
Pour détruire par elle un complot odieux.  
Tu sais que de Pompée elle tient la naissance :  
30 Ce Consul, sur les cœurs n'a que trop de puissance.  
Son nom fut redoutable au premier des Césars;  
Et les Romains vers lui tournent tous leurs regards.

Nole : Ville d'Italie, à 37 Km au sud-est de Capoue. Auguste mourut à Nole. Cette ville est dit-on le première où on se soit servi des cloches au Vème siècle. [B]

Parques : divinités des Enfers chargées de filer la vie des hommes, étaient au nombre de trois, Clotho, Lachésis, Atropos : Clotho préside à la naissance et tient le fuseau, Lachésis le tourne et file, Atropos coupe le fil. [B]

**FAUSTINE.**

Quel est l'injuste effroi, dont vôtre âme est frappée ?  
 Un vain nom de Consul, un vain nom de Pompée,  
 35 Peut-il de votre cœur abattre la fierté ?

**LIVIE.**

Rome ne fait des vœux que pour sa liberté,  
 Tandis que je n'en fais que pour son esclavage.  
 Qu'il est flatteur de voir que tout nous rende hommage !  
 De pouvoir sous nos lois ranger tous les humains !  
 40 Et pour dire encor plus, d'enchaîner les Romains !  
 Car, si nous en croyons l'ambitieuse Rome,  
 Un Romain, quel qu'il soit, est au-dessus de l'homme.  
 Cependant ce pouvoir, qui rend mon sort si beau,  
 Peut-être, avec César, va descendre au tombeau.  
 45 Dieux ! Plutôt avec moi mettez mon trône en poudre.  
 Je ne veux en tomber que par un coup de foudre.

**FAUSTINE.**

Mais qu'avez-vous à craindre en ce suprême rang ?

**LIVIE.**

Auguste mort, il reste un Prince de son sang :  
 Agrippa vers le trône à grands pas s'achemine.

**FAUSTINE.**

50 Un Malheureux proscrit vous alarme ?

**LIVIE.**

Oui, Faustine;  
 Je le crains. Mais apprends d'où naît ce juste effroi.  
 Un important secret est venu jusqu'à moi.  
 De-là cette frayeur, dont mon âme est saisie.  
 Auguste, à mon insu, conduit dans Planasie,  
 55 A vu cet Agrippa, par lui-même exilé,  
 Et qui, par lui, sans doute, est déjà rappelé.  
 J'ai su, pour redoubler mes mortelles alarmes,  
 Que d'une, et d'autre part on vit couler des larmes.  
 Maxime était présent, un amour indiscret  
 60 Lui fit, à Martia révéler son secret.  
 Je ne te dirai point, par quel trait de prudence,  
 J'ai pu me faire jour dans cette confiance:  
 Martia le trahit. Juge de mon courroux.  
 Pour les rendre plus sûrs, je suspendis mes coups.  
 65 J'ai trop tardé peut-être ; et j'apprends que Maxime,  
 Près d'Auguste mourant veut consommer son crime.  
 Par ce traître, Pompée en secret introduit,  
 Jusqu'au lit de César bientôt sera conduit.  
 On cache ce projet sous un profond silence ;  
 70 Mais croit-on en ces lieux tromper ma vigilance ?  
 Auguste jusques-là peut-il me dédaigner ?  
 Qu'un moment, sans Livie, il prétende régner ?

Planasie : Île de la mer inférieure, entre le Corse et l'Etrurie, fut sous l'empire romain un lieu d'exil. Posthume Agrippa, 3ème fils d'Agrippa, y fut exilé par Auguste et y fut tué par ordre de Tibère, l'an 14 de J.-C. [B] Ce sont les île de Lérins.

Et ce qu'il n'a point fait, depuis que l'hyménée  
Sur le trône, à mon sort unit sa destinée,  
75 L'entreprend-il enfin, dans ses derniers instants,  
Pour détruire en un jour l'ouvrage de trente ans ?  
Qu'il ne s'en flatte pas. Je suis toujours la même.  
Tous les vœux de mon cœur sont pour le rang suprême :  
Et ce fut, pour remplir de si superbes vœux,  
80 Que d'un premier hymen je rompis les saints nœuds.  
Néron y consentit : et moins époux que père,  
Il céda sa Livie en faveur de Tibère.  
Cependant ce Tibère a-t-il assez d'ardeur ?  
Regarde-t-il son sort dans toute sa splendeur ?  
85 Absent, mais trop instruit de tout ce qui se passe,  
Il sait par mes courriers quel péril nous menace.  
Qui lui fait différer son retour ? Et pourquoi  
Semble-t-il, pour régner, moins empressé que moi ?  
Lui, qui plein du beau feu, que la gloire m'inspire,  
90 Après Auguste, et moi, doit jouir de l'Empire,  
N'a-t-il pas dû courir au devant du danger,  
Où son retardement pourrait nous engager ?  
Mais on vient. C'est mon fils !

## SCÈNE II.

**Livie, Tibère, Martien, Faustine.**

**TIBÈRE.**

Madame, c'est lui-même.  
Oui, Tibère obéit à votre ordre suprême.

**LIVIE.**

95 Eh ! Pourquoi, d'un seul jour, que dis-je ? d'un moment,  
Différer de répondre mon empressement ?  
Auguste ne voit plus qu'un reste de lumière.  
Sa mort doit à tes pieds mettre la terre entière.  
Tu le sais; cependant rien ne hâte tes pas.  
100 Il s'agit de régner, et tu ne voles pas.

**TIBÈRE.**

Moi régner, moi, Madame ? Ah ! Qu'osez-vous me dire ?  
Me préservent les Dieux d'aspirer à l'Empire.  
Je me connais trop bien, mieux encore les Romains.  
Je ne m'égare point en des projets si vains.

**LIVIE.**

105 Qu'entends-je ? Et depuis quand parles-tu ce langage ?  
L'Empire après César, n'est-il pas ton partage ?  
As-tu, pour un rival, cueilli tant de lauriers ?  
Jouira-t-il du fruit de tes travaux guerriers ?  
Songes que ce grand jour met le comble à ta gloire.  
110 Auguste meurt ; voici ta dernière victoire.  
Tu peux, sans parcourir tant de climats divers,  
Sans sortir de ces lieux, conquérir l'Univers;  
De triomphes pour toi, quelle source féconde !  
Rome va t'obéir, Rome commande au monde.

115 Cette Rome, mon fils, qui fait trembler les Rois,  
Tremblante à tes genoux, va recevoir tes lois.  
Que crains-tu ?

**TIBÈRE.**

Les vertus, et le grand nom d'Auguste.  
Moi régner après lui ? Rome toujours injuste  
Ne m'égalerait point au héros qu'elle perd,  
120 Quand d'autant de lauriers mon front serait couvert,  
La vertu qui n'est plus en brille davantage ;  
Tous les cœurs attachés à leur premier hommage,  
À peine jusqu'à moi daigneront s'abaisser,  
Pour égaler Auguste, il faut le surpasser.

**LIVIE.**

125 Commence par régner; je réponds de ta gloire.  
Des héros dont tu sors, perds-tu donc la mémoire ?  
Ô trop indigne cœur! à quels mortels affronts  
Condamnes-tu le sang des Drusus, des Nérons?  
Si celui d'Agrippa prend sa source dans Jules,  
130 Celui des Claudiens monte jusqu'à Romule.  
Apprends que par ton père aussi bien que par moi,  
Le plus pur sang de Rome a coulé jusqu'à toi.  
D'un sang si glorieux, fais un plus digne usage.  
Remplis mieux la carrière, où le devoir t'engage.  
135 Pour t'y mieux exciter, jette, un moment les yeux  
Sur les nombreux exploits de tes nobles aïeux.  
Vois leurs grands noms voler de l'un à l'autre pôle.  
Vois leur char triomphal monter au Capitole.  
À suivre leur exemple, apporte tous tes soins ;  
140 Ou, si c'est trop, mon fils, imite-moi du moins.

**TIBÈRE.**

Madame, vos leçons, avec des traits fidèles,  
Ont gravé dans mon cœur de si parfaits modèles,  
Et jusqu'ici je crois avec quelque succès,  
Avoir suivi leurs pas, et même d'assez près.  
145 Rome m'a déjà vu par plus d'une victoire  
Monter au Capitole, y consacrer ma gloire.  
Je suis depuis vingt ans, les traces des héros ;  
Pourquoi m'enviez-vous quelques jours de repos ?  
Non, ma gloire, par là ne peut-être flétrie.  
150 Je punis seulement mon ingrate Patrie;  
Et mon inaction, fatale à mes rivaux,  
Lui fera mieux sentir le prix de mes travaux.

**LIVIE.**

Que j'aime ce dépit que tu me fais paraître?  
Mais pour mieux punir Rome, il faut t'en rendre maître.  
155 Est-il un sort plus beau?

**TIBÈRE.**

Je vous l'ai déjà dit.  
Agrippa peut régner. Ma gloire me suffit.

**LIVIE.**

Ta gloire ! Ah ! Souviens-toi combien le rang suprême  
A fait verser de sang à Livie, à toi-même.  
J'ai commencé l'ouvrage ; et je cours l'achever.  
160 Au trône, malgré toi, je prétends t'élever.  
Dussai-je m'immoler de nouvelles victimes,  
Non, je ne perdrai point le fruit de tant de crimes.

**SCÈNE III.**

**Tibère, Martian.**

**MARTIAN.**

Que croirai-je, Seigneur, de tout cet entretien ?  
Jamais étonnement ne fut égal au mien.  
165 Vous, refuser l'Empire ?

**TIBÈRE.**

Ah ! Quelle erreur t'abuse !  
J'y prétends d'autant plus, que plus je le refuse.  
Je n'ai, cher Martian, rien de caché pour toi.  
Dans mes plus grands projets, j'ai reconnu ta foi.  
C'est par toi, qu'en secret prenant mes avantages,  
170 J'ai, des Prétoriens acheté les suffrages.  
Les Augures, gagnés par mes dons précieux,  
Bientôt, en ma faveur feront parler les Dieux.  
Mais crois-tu que sur eux mon espoir seul se fonde ?  
Je veux que mon armée, en ces lieux me seconde,  
175 Elle est, de mes projets le plus solide appui :  
Elle doit, jusqu'à Nole avancer aujourd'hui.  
Jusques-là, tu le sais, pour moi tout est à craindre :  
Et je dois me sauver par le grand art de feindre.

**MARTIAN.**

Mais, de Livie, enfin, pourquoi vous défier ?  
180 Quand pour vous elle est prête à tout sacrifier ?

**TIBÈRE.**

Je ne demande pas de ces grands sacrifices,  
Qui de mes vœux secrets donneraient trop d'indices.  
Si j'avais accepté la suprême grandeur,  
J'aurais livré ma mère aux transports de son cœur :  
185 Ses transports auraient mis mes desseins en lumière,  
Et j'ai dû, Martian, la tromper la première.  
Il faut que son dépit annonce mes refus  
Aux Romains, contre moi dès longtemps prévenus :  
Car tu ne sais que trop par out ce qu'on publie.  
190 Rappelle-toi ce jour, où les fils de Julie,  
D'Auguste leur aïeul, déclarés successeurs,  
À leur char de triomphe entraînaient tous les cœurs.  
Je vis en frémissant, cette foule importune,

195 Qu'attirait sur leurs pas leur naissante fortune,  
Tandis que de Livie on négligeait le fils,  
Et que la négligence allait jusqu'au mépris.  
Que d'affronts ! Je craignis de ne pouvoir me taire.  
J'allai chercher dans Rhode un exil volontaire.  
Et tu sais qu'un Tribun, que depuis j'ai puni,  
200 Promit à mes rivaux la tête du banni.  
(Car voilà de quel nom m'appelait Rome entière.)  
Je dissimulai tout, moi, dont l'humeur altière,  
Si le sort eût rempli mes vœux ambitieux,  
Au mépris du tonnerre, aurait bravé les Dieux.  
205 Je touche au temps heureux d'agir, sans me contraindre :  
Ce jour est le dernier qui me condamne à feindre.  
Auguste mort enfin, je reprends ma fierté,  
Que ses derniers soupirs vont mettre en liberté.

**MARTIAN.**

210 Mais pour vous emparer d'un rang qu'on vous envie,  
N'avez-vous pas besoin du secours de Livie ?  
Craignez...

**TIBÈRE.**

Et qu'ai-je à craindre après ce que je vois ?  
Elle veut m'élever au trône malgré moi.  
Mais d'un soin plus pressant mon âme est occupée.  
J'adore, tu le sais, la fille de Pompée :  
215 Et si l'on m'a dit vrai, peut-être, dès ce jour,  
Je dois voir Agrippa traverser mon amour.  
Malgré son infortune, elle me le préfère.  
Un proscrit, dans son cœur l'emporte sur Tibère.  
Je devrais la haïr; et cependant mon cœur  
220 N'eut jamais pour l'ingrate une plus vive ardeur.  
Je n'ai rien de plus cher après le rang suprême.  
Mais je veux, si je puis, la tromper elle-même.  
Je l'avouerai; ce cœur qui ne s'ouvre qu'à toi,  
Ne s'imposa jamais une plus dure loi,  
225 J'étouffe dans mon sein un feu qui me dévore.  
Je feins de renoncer à tout ce que j'adore.  
Quel effort ! Mais du moins je le rendrai fatal.  
Il rapproche ma main du cœur de mon rival.  
D'une tendre amitié le voile favorable  
230 Va couvrir les complots d'une haine implacable.  
On vient. C'est Émilie. Ah ! Je tremble. Grands Dieux.  
Que je crains que mon cœur ne parle par mes yeux !

**SCÈNE IV.**  
**Tibère, Emilie, Albine.**

**ÉMILIE.**

*À Albine.*

Ciel ! Tibère ! Sortons.

**TIBÈRE, à part.**

Elle fuit, la cruelle.

*À Emilie.*

Madame.....

**ÉMILIE.**

Mon devoir en d'autres lieux m'appelle.  
235 Votre mère m'attend.

**TIBÈRE.**

J'entrevois le dessein  
Qu'un tendre amour de mère a pu mettre en son sein  
À vous tyranniser, sans doute elle s'obstine.  
Au bonheur d'être à vous, sa bonté me destine.  
240 Mais je ne suis pas né pour cet excès d'honneur.  
Le Ciel qui pour époux vous doit un Empereur,  
Réunit contre moi pour le fils de Julie,  
Les droits de la naissance, et les vœux d'Emilie.

**ÉMILIE.**

Et mes vœux ! Ah ! Seigneur, est-ce à moi d'en former ?  
Il n'est pas à mon choix de haïr, ou d'aimer.

**TIBÈRE.**

245 Vous ne sentez que trop sans consulter un père,  
L'amour pour Agrippa, la haine pour Tibère.

**ÉMILIE.**

Moi, l'aimer ?

**TIBÈRE.**

Contre moi, tout conspire en ce jour  
Je sais que, d'un rival on presse le retour.  
Agrippa va passer de l'exil à l'Empire.  
250 Il vient vous couronner. Cela me doit suffire.  
Non, ce n'est plus à moi de vous offrir ma main.  
Un autre doit régner; je cède à mon destin  
Je ne vous cèle point que ce cœur, qui vous aime,  
N'aurait jamais cédé la puissance suprême,  
255 Si le choix d'Emilie était tombé sur lui.  
Mais pourquoi me flatter ! J'ai vu jusqu'aujourd'hui

Qu'Agrippa seul objet d'un choix si plein de charmes...

**ÉMILIE.**

Pour lui, je l'avouerai, j'ai versé quelques larmes.  
Pouvais-je en refuser à de si grands malheurs ?  
260 La pitié...

**TIBÈRE.**

Non l'amour a fait couler vos pleurs.  
À ma sincérité rendez plus de justice ;  
Et ne la payez pas d'un si vain artifice.

## **SCÈNE V.**

**Tibère, Emilie, Martien, Albine.**

**MARTIAN, à Tibère.**

Agrippa, dans ces lieux arrive, en ce moment.

**ÉMILIE, à part.**

Ô Ciel !

**TIBÈRE.**

Vous vous troublez au nom de votre amant.  
265 Votre cœur vous trahit. Avouez-le, Madame ;  
Mais je ne prétends pas traverser votre flamme.  
Vous me verrez tous deux, fidèle à mon devoir.  
Viens, suis-moi, Martian ; allons le recevoir.

## **SCÈNE VI.**

**Emilie, Albine.**

**ÉMILIE.**

Il va le recevoir ! J'en frémis. Ah ! Barbare !  
270 Quel peut être l'accueil, qu'un rival lui prépare ?  
Albine, c'en est fait, Agrippa va périr.  
Dieux, équitables Dieux ! Daignez le secourir.

**ALBINE.**

Calmez votre frayeur. Non, Tibère, et Livie  
N'oseraient disposer d'une si belle vie.  
275 Le sang du Grand Auguste est trop cher en ces lieux :  
Et vous aurez pour vous les hommes et les Dieux.

**ÉMILIE.**

Tu me flattes en vain : tout m'annonce sa perte.  
Ah ! Que n'est-il encore dans son île déserte !  
De sa seul Emilie aujourd'hui regretté,  
280 L'oubli de l'Empereur serait sa sûreté.  
Car, je n'en doute plus, Auguste le rappelle,

Et c'est ce qui me livre à ma frayeur mortelle.  
Ciel ! Que vient-il chercher dans ces lieux ennemis !  
Tous les cœurs sont vendus à Livie, à son fils.  
285 Et s'il est soupçonné de prétendre à l'Empire,  
Aux yeux même d'Auguste, il faudra qu'il expire.  
Mais entrons chez Livie. Amour ! Inspire-moi ;  
Dans l'état où je suis, je n'espère qu'en toi.

## ACTE II

### SCÈNE PREMIÈRE.

**Agrippa, Maxime.**

**AGRIPPA.**

290 Quoi ! Je ne puis encore assurer de mon zèle  
Un père, dont la voix en ces lieux me rappelle ?

**MAXIME.**

Ce zèle est dangereux, m'en croirez-vous, Seigneur ?  
Pour quelque temps encor modérez-en l'ardeur.  
Je vous dirai bien plus, l'Empereur vous l'ordonne,  
Il voit trop quel péril ici vous environne,  
295 Et craignant de vous perdre, il cache aux yeux de tous,  
Les projets que le sang lui fait former pour vous.  
Vos ennemis secrets n'ont que trop de puissance ;  
Et l'on doit à la force opposer la prudence.

**AGRIPPA.**

300 Eh ! Le puis-je, Maxime, au moment que je vois  
Qu'on met une barrière entre mon père et moi ?  
Le trône qui m'attend, n'y peut souffrir de maître.  
Le seul Auguste l'est, si quelqu'un le doit être.  
Je ne connais que lui, qui balance en ces lieux,  
Un pouvoir, et des droits, que j'ai reçu des Dieux.

**MAXIME.**

305 Mais en votre faveur, attendez qu'il s'explique,  
Que votre cause enfin soit la cause publique.  
Le Peuple, le Sénat, tout vous sera soumis ;  
Et vous triompherez de vos fiers ennemis.  
Montrez par vos vertus à votre illustre père,  
310 Quel espace il doit mettre entre vous et Tibère.

**AGRIPPA.**

Tibère ? Ah ! Sans courroux je ne saurais penser,  
Qu'entre Tibère et moi, l'on puisse balancer.  
Quoi ! Ma place, par lui me serait disputée ?

**MAXIME.**

Sa mère en ce palais n'est que trop écoutée.

**AGRIPPA.**

315 Le perfide ! Ainsi donc doublement mon rival,  
Je le trouve partout cet ennemi fatal !  
C'est peu d'avoir osé répudier ma mère,  
Et de m'avoir ravi l'amitié de mon père,  
J'apprends..... (Le souffrirai-je encor sans l'en punir ?)  
320 Que du cœur d'Émilie il cherche à me bannir.

**MAXIME.**

Quelque soit son dessein, son attente est trompée.  
Cette même Émilie est du sang de Pompée.  
Et le sang de Pompée, à Rome révééré,  
Fut toujours des tyrans l'ennemi déclaré.  
325 Bien plus, rassurez-vous, elle sait que son père  
Ne voit qu'en soupirant que Livie et Tibère,  
Des plus affreux malheurs menaçants l'Univers,  
Pour nos serviles mains forgent de nouveaux fers,  
Tandis que les vertus, qu'en vous on voit paraître,  
330 Au lieu d'un fier Tyran, présagent un bon maître.  
Doutez-vous un moment que par un coup d'éclat  
Ce Consul aujourd'hui marque son Consulat ?  
Croyez qu'il prendra soin que désormais le Tibre  
Soit un peu moins captif, s'il n'est tout-à-fait libre ?  
335 Et s'il faut qu'à sa fille il accorde un époux,  
Soyez sûr que son choix, Seigneur, sera pour vous.

Tibre : Fleuve célèbre d'Italie, naît dans les Appenins, en Toscane, (...) coule généralement au Sud, arrose la Toscane, la territoire romain, baigne Rome et Ostie (...) et se jette dans la Mer Tyrrénienne sous Ostie par deux bras, après un cours d'environ 370 Km. [B]

**AGRIPPA.**

Je pourrais obtenir l'adorable Émilie ?

**MAXIME.**

Oui, vous verrez bientôt votre attente remplie.  
Pompée en ce moment, par Auguste est mandé.  
340 Le sort de l'Univers doit être décidé.  
Pour vous en ce grand jour tout s'unit, tout conspire.  
Vous allez posséder Émilie, et l'Empire.

**AGRIPPA.**

Ah ! Maxime, Émilie est mon unique bien.  
Si je ne l'obtiens pas, le reste ne m'est rien.  
345 Mais puisqu'il n'est pas temps encore de voir mon père,  
Allons, du moins chercher cette beauté si chère.

**MAXIME.**

Elle est près de Livie. Attendez un moment.

**AGRIPPA.**

Près de Livie ! Ô Ciel ! Je crains son changement.  
En faveur d'un rival, sans doute qu'on la presse.

350 On lui fait oublier ses serments, ma tendresse.  
Mais la voici.

## **SCÈNE II.**

### **Agrippa, Emilie, Albine.**

**ÉMILIE.**

Cher Prince, est-ce vous que je vois ?  
Que je crains pour vos jours !

**AGRIPPA.**

Oui, Madame, c'est moi,  
Qui vient à vos genoux terminer une vie,  
Qui pourrait mettre obstacle aux desseins de Livie.

**ÉMILIE.**

355 Elle m'avait mandée...

**AGRIPPA.**

Ah ! Cet ordre fatal  
Ne m'annonce que trop le bonheur d'un rival.  
Ciel ! Ne m'as-tu tiré de mon île déserte,  
Que pour me faire voir son triomphe, et ma perte ?

**ÉMILIE.**

360 C'est trop tôt vous livrer à des soupçons jaloux,  
Prince, votre rival est moins heureux que vous.  
Livie en sa faveur, en vain me sollicite.  
Je sais, par mon devoir quelle loi m'est prescrite.  
Sans lui promettre rien, sans lui rien refuser,  
Sur l'auteur de mes jours, j'ai su m'en reposer.  
365 Cependant, si ma main dépendait de moi-même,  
Vous savez qui je hais, et vous savez qui j'aime.

**AGRIPPA.**

Ah ! Madame...

**ÉMILIE.**

Abrégeons un fatal entretien.  
Je vois votre péril, et le vôtre le mien.  
C'est vous en dire assez. Mais je dépends d'un père.  
370 Ne craignez pas, Seigneur, qu'il me donne à Tibère.  
Il prendra plus de soin de l'intérêt commun.  
Il hait tous les tyrans ; et Tibère en est un.  
Oui, pour nous, ce tyran n'est que trop redoutable.  
Il n'est point de forfait dont il ne soit capable.  
375 Il vient de me parler, Prince ; et, si je l'en crois,  
Sur mon cœur, sur l'Empire, il vous cède ses droits :  
Mais il m'en promet trop pour me tenir parole.  
Son armée à grands pas s'achemine vers Nole ;  
Et ce grand appareil, qu'on voit l'accompagner,  
380 N'est pas d'un citoyen, qui renonce à régner.

**AGRIPPA.**

Pour dissiper l'effroi, dont votre âme est frappée,  
Je n'attends que l'aveu d'Auguste et de Pompée ;  
L'un sans l'autre, pour moi n'est qu'un bien superflu :  
Que je sache au plus tôt ce qu'ils ont résolu.  
385 Que l'un vous donne à moi, que l'autre vous couronne,  
Qu'après cela Livie, et que Tibère tonne,  
Je défendrai mes droits contre tout l'Univers.  
Mais que je règne, ou non, je meurs, si je vous perds.

**ÉMILIE.**

Vous obtiendrez l'aveu d'Auguste et de mon père ;  
390 Et je ne crains pour vous que Livie et Tibère.  
L'Empire de la terre à vos vœux est promis ;  
Mais qu'il va contre vous rassembler d'ennemis ?  
Hélas ! Dans ce Palais, tout respire le crime.  
Sous chacun de vos pas s'ouvre un affreux abîme.  
395 Je vous y vois tomber ; qu'en ce fatal moment,  
Le plaisir de vous voir m'est vendu chèrement !  
Que n'a-t-on différé ce retour plein de charmes,  
S'il fallait l'acheter au prix de tant d'alarmes ?

**AGRIPPA.**

Tombent, tombent sur moi les plus cruels malheurs ;  
400 Tout mon sang est déjà trop payé par vos pleurs.  
Eh ! Que ne dois-je point à Livie, à Tibère ?  
Ils me valent tous deux cette douleur si chère ;  
La gloire de mourir, sûr d'être aimé de vous,  
De tous les immortels me ferait des jaloux.

**ÉMILIE.**

405 Modérez-vous, on ouvre ; et mon père s'avance.

**SCÈNE III.**

**Agrippa, Pompée, Émilie, Albine, Suite de  
Pompée.**

**POMPÉE.**

Vous venez donc, Seigneur, après dix ans d'absence,  
Rendre au Peuple Romain son espoir le plus doux :  
Auguste ne meurt plus, puisqu'il revit en vous.

**AGRIPPA.**

Si le Ciel à la terre enlève un si grand homme,  
410 Je ne me flatte pas d'en dédommager Rome,  
Seigneur ; mais je répons du bonheur de ces lieux,  
Si Pompée a pour moi toujours les mêmes yeux.

**POMPÉE.**

N'en doutez point ; le temps n'a point changé mon âme,  
Pompée avec plaisir vit naître votre flamme...

*À Emilie.*

415 Ma fille, laissez-nous.

*Aux Licteurs.*

Vous, Licteurs, prenez soin  
Que de notre entretien aucun ne soit témoin.

## **SCÈNE IV.**

### **Agrippa, Pompée.**

**AGRIPPA.**

Au sortir de l'exil, j'obtiendrais Emilie !  
C'est un de ces bienfaits, que jamais on n'oublie.  
Je fus toujours l'objet d'un injuste courroux :  
420 Mais si le Ciel, sur moi jette un regard plus doux,  
Je jure...

**POMPÉE.**

Ce beau sang dont vous êtes le reste,  
Ce sang aussi sacré que tout ce qu'on atteste,  
Et surtout vos vertus, qui brillent à nos yeux,  
Sont pour nous des garants aussi sûrs que les Dieux.  
425 Rome dans son espoir ne sera point trompée,  
Et joindra son suffrage à celui de Pompée.  
Elle sait qu'Agrippa daigna plus d'une fois  
Déplorer, de ses fers le trop injuste poids,  
Et que livré pour elle aux peines les plus dures,  
430 Vous avez par l'exil expié vos murmures.

**AGRIPPA.**

Seigneur, quelle matière à de nouveaux regrets,  
Si mon fier concurrent, sur vous règne jamais !  
Ah ! Je tremble pour Rome au seul nom de Tibère,  
Auguste est mon aïeul ; mais Livie est sa mère.

**POMPÉE.**

435 Eh ! Comptez-vous pour rien le Sénat et vos droits ?  
Auguste, en ce moment, va déclarer son choix :  
Et Sextus, par mes soins vient de partir pour Rome,  
Il est chargé, Seigneur, si l'Empereur vous nomme,  
De réunir pour vous les vœux de tout l'État.  
440 Vous verrez sous vos lois cet auguste Sénat,  
Ce Peuple belliqueux, qui sur les autres règne,  
Et qui donne à son gré des sceptres qu'il dédaigne.

**AGRIPPA.**

Ces sceptres, à mon tour, je sais les dédaigner.  
Ce n'est que sur les cœurs que j'aspire à régner,  
445 Seigneur ; et ce n'est point la soif du rang suprême,  
Qui m'y fait aspirer : c'est vous, c'est Rome même ;  
C'est pour nous arracher à de trop dures lois,

v. 424. Il y a un doute sur le pronom personnel nous et vous.

Qu'après de l'Empereur j'emprunte votre voix.  
Nos ennemis communs triomphent par leurs crimes ;  
450 Mes frères ont été leurs premières victimes,  
Et Livie et son fils ont, par de noirs complots,  
Moissonné notre espoir fondé sur ces héros.  
Rome entière, avec moi du moins, les en accuse,  
Ce que n'a pu la force, ils l'ont fait par la ruse.  
455 Que n'oseront-ils pas, quand la force à la main,  
Ils régleront le sort de l'Empire Romain.  
C'est à vous d'y pourvoir, le danger vous regarde ;  
Ce n'est qu'un sang proscrit qu'aujourd'hui je hasarde,  
Et quand de longs malheurs ont dompté notre orgueil,  
460 Nous passons sans regret de l'exil au cercueil.

## **SCÈNE V.**

**Agrippa, Pompée, Maxime.**

**MAXIME, à Pompée.**

Seigneur, auprès de lui, l'Empereur vous appelle.

**AGRIPPA.**

Je vous laisse, Consul.

**POMPÉE.**

Soyez sûr de mon zèle.

## **SCÈNE VI.**

**Pompée, Maxime.**

**MAXIME.**

J'aime à voir l'intérêt, que vous prenez en lui.  
Toujours de la vertu, la vertu fut l'appui,  
465 En servant Agrippa, vous servez Rome même.

**POMPÉE.**

Vous pourriez dire encor une fille que j'aime,  
Et qui pour Agrippa se flatte de mon choix ;  
Mais Rome est la plus forte : et plus j'entends sa voix,  
Plus de son intérêt mon âme est occupée.  
470 Je suis Consul, Maxime, et du sang de Pompée,  
De ce nom, de ce sang, je dois être jaloux...  
Mais mon cœur tout entier peut-il s'ouvrir à vous ?

**MAXIME.**

Parlez : Depuis longtemps vous connaissez Maxime :  
Et l'intérêt de Rome autant que vous m'anime.

**POMPÉE.**

475 Ah ! Si son intérêt toujours vous occupa,  
Pourquoi donc la trahir en faveur d'Agrippa ?

**MAXIME.**

Moi, la trahir ?

**POMPÉE.**

Montrez une âme plus Romaine.  
 Rome en sert-elle moins, quelque main qui l'enchaîne ?  
 Quelque soit le vainqueur entre deux concurrents,  
 480 Rome toujours le place au rang de ses tyrans.  
 Non, elle n'a que trop gémi dans l'esclavage,  
 Toujours la liberté fut son plus doux partage ;  
 Et son jaloux orgueil attentif à ses droits,  
 Confond ses empereurs avec les autres Rois.  
 485 Voyez Tarquin, Sylla, Marius, Jules même,  
 À peine à ce dernier on offre un Diadème,  
 Que Brutus enflammé d'une juste fureur,  
 Va l'attendre au Sénat, pour lui percer le cœur.  
 Qu'il s'en faut que Maxime à tant de gloire aspire ?  
 490 Vous voulez dans sa race éterniser l'Empire ?  
 Aux chaînes d'Agrippa, vous présentez nos mains ?  
 Ah ! Dussai-je être seul à sauver les Romains,  
 La foi qu'ils ont en moi, ne sera point trompée ;  
 S'ils n'ont plus de Brutus, il leur reste un Pompée.

**MAXIME.**

495 Ô ! Nobles sentiments, dont je serais jaloux,  
 S'ils ne régnaient en moi tels qu'ils règnent en vous !  
 Ah ! pour nous signaler par quelque grand ouvrage,  
 Que n'avons-nous la force, ainsi que le courage !  
 Par nous seuls, des Romains les fers seraient rompus,  
 500 Aussi bien qu'un Pompée, ils auraient un Brutus.  
 Mais, puisqu'il faut que Rome enfin soit asservie.  
 Ses plus grands oppresseurs sont Tibère et Livie.  
 Seigneur pour balancer leur barbare pouvoir,  
 Fondons sur Agrippa notre dernier espoir ;  
 505 Et ne pouvant finir nos misères présentes,  
 Tâchons de rendre, au moins, nos chaînes moins pesantes.  
 C'est pour avoir trop plaint la rigueur de nos fers,  
 Qu'il attirera sur lui les maux qu'il a soufferts.  
 Croyons, si de l'exil il passe au rang suprême,  
 510 Qu'il calmera des maux, qu'il éprouva lui-même.  
 N'en doutons point ; eût-il un cœur moins généreux,  
 Au sortir du malheur, on plaint les malheureux.

**POMPÉE.**

La vertu d'Agrippa dès longtemps m'est connue ;  
 Et puisqu'en sa faveur ma fille est prévenue,  
 515 Vous la connaissez trop, pour croire que son cœur  
 Sans l'aveu de son père, eût souffert un vainqueur.  
 Si je ne fondais pas un reste d'espérance  
 Sur tout ce que ses yeux ont sur lui de puissance,  
 Je ferais bientôt voir à qui nous fait la loi,  
 520 Que le sang de Pompée a passé jusqu'à moi ;  
 Mais quel fut l'intérêt, qui guida ce grand homme ?  
 C'était peu de périr, il voulait sauver Rome,  
 Et les Dieux, jusqu'alors protecteurs des Romains,

Semblaient avoir remis leur foudre entre ses mains.  
525 Dans les Champs de Pharsale, en vain ces Dieux changèrent ;  
Du parti de César, en vain ils se rangèrent.  
Plus ferme que les Dieux, plus constant que le sort,  
Il ne céda du moins qu'en recevant la mort.  
Cette mort m'attendrait avec toute sa gloire,  
530 Mais dois-je la chercher sans espoir de victoire ?  
Et que sert ma constance aux Romains malheureux ?  
Si mes derniers soupirs sont stériles pour eux.  
Pour remplir dignement le grand nom que je porte.  
La liberté de Rome est ce qui plus m'importe,  
535 Maxime, et je perdrais le fruit de mon trépas,  
Si je mourais pour elle, et ne la sauvais pas.  
Je puis donc la sauver sans me perdre pour elle.  
Apprenez un dessein, digne effort de mon zèle...  
Mais j'aperçois Livie ; entrez chez l'Empereur :  
540 Je vous suis ; et bientôt vous connaîtrez mon cœur.

## SCÈNE VII.

**Livie, Pompée.**

**LIVIE.**

Consul, à ses dépens Rome a trop su connaître,  
Quels maux traîne après soi le changement de maître.  
Un joug encore nouveau tient lieu de liberté,  
Et ne se fait sentir que lorsqu'il est porté.  
545 Au retour d'Agrippa les Peuples applaudissent,  
De vœux offerts pour lui les Temples retentissent.  
Qu'on tremble cependant qu'il ne venge l'affront,  
Dont un trop juste exil, a fait rougir son front.  
C'est à vous, des Romains, et le guide et le père ;  
550 À tourner tous leurs vœux du côté de Tibère.  
Émilie aujourd'hui digne objet de mon choix,  
Pour accepter sa main, n'attends que votre voix.  
Dites un mot, Consul ; ce mot seul peut suffire,  
Pour voir associer votre sang à l'Empire.

**POMPÉE.**

555 Madame, avec respect j'envisage le rang,  
Où Livie et son fils veulent placer mon sang.  
Autant que je le puis, je dois le reconnaître ;  
Mais je ne résous rien sans l'aveu de mon maître.  
Suspendez un moment, l'effet de vos bontés ;  
560 Je vais de l'Empereur savoir les volontés.

**LIVIE.**

Je sais qu'il vous attend, et le traître Maxime  
A voulu vainement me dérober son crime.  
Rien n'échappe à mes yeux ; je sais que l'Empereur  
Par vous d'un coup fatal prétend frapper mon cœur.  
565 Agrippa doit régner ; et ce qui plus m'irrite,  
On veut mettre à ses pieds mon fils qu'on déshérite.  
Mais plutôt qu'un rival s'empare de son rang,  
Du dernier des Romains, je répandrai le sang.

Rome ne verra point, à Tibère, à Livie,  
570 La grandeur souveraine impunément ravie :  
Mais parlez. Ce Sénat, jusqu'ici tant vanté,  
Et qui, s'il faut l'en croire, est si plein d'équité,  
Pensez-vous qu'il accepte Agrippa pour son maître ?  
Ce Sénat ; malgré vous, se souviendra peut-être,  
575 Que ses justes décrets l'ont proscrit autrefois,  
Et qu'il fut, par César dépouillé de ses droits.

**POMPÉE.**

César les éteignit, César les fait revivre,  
Et ne laisse au Sénat que son exemple à suivre.

**LIVIE.**

Sur son exemple même on pourrait s'égarer,  
580 Consul, et le chemin où vous voulez entrer,  
Sous un dehors flatteur, couvre plus d'un abîme,  
Si mon fils doit tomber, sa chute est votre crime.  
J'ai trop vu que César se confiait en vous ;  
Mais ai-je pu prévoir de si perfides coups ?  
585 Vous vous êtes servi contre sa propre gloire,  
Du facile penchant, qu'il avait à vous croire.  
Vous avez attendu pour cette trahison,  
Que son trépas prochain affaiblît sa raison.  
Moins ardent pour l'État, que pour votre famille,  
590 Vous vouliez, à l'Empire élever votre fille,  
Où plutôt retenant vos dons entre vos mains,  
Sous le nom d'Agrippa, régner sur les Romains.

**POMPÉE.**

Moi régner ! Moi tromper un Maître tel qu'Auguste !  
Ah ! Madame, à quel point la colère est injuste !  
595 Moi régner par ma fille ! Ô Ciel ! oubliez-vous  
Que vous lui destiniez votre fils pour époux ?  
Sans Agrippa, Tibère aurait pu me suffire ;  
De tous les deux côtés j'étais sûr de l'Empire.  
Mais puisse contre moi tonner le Ciel vengeur,  
600 Si ma fille jamais épouse un Empereur.

**LIVIE.**

Non, ce Ciel attesté n'a rien qui me rassure ;  
Et c'est peu pour régner qu'il en coûte un parjure ;  
Mais c'est trop perdre un temps que je dois ménager.  
Que fais-je ? Je me plains, quand il faut me venger.  
605 Consul, songez à vous : détournez la tempête,  
Qui prête à vous frapper, gronde sur votre tête.  
Pour quelque temps encore le coup est suspendu :  
Allez tout réparer, ou vous êtes perdu.

## SCÈNE VIII.

**POMPÉE.**

610 Que le Ciel, avec toi frappe d'intelligence,  
D'un front bien assuré j'en attends la vengeance.  
Allons trouver Auguste. Il est temps d'achever  
Ce que je dois à Rome, et qui peut la sauver.

## ACTE III

### SCÈNE PREMIÈRE.

**POMPÉE.**

Oui, je conviens que Rome est un peu moins à plaindre ;  
De deux Maîtres, Maxime, un seul lui reste à craindre.  
615 Avec son testament, Auguste, entre mes mains  
A déposé le sort de Rome et des humains.  
César m'a confié sa volonté dernière,  
Agrippa, sous ses lois va voir la terre entière :  
Et l'orgueil de Tibère, à jamais abattu,  
620 Laisse au moins par ce choix le trône à la vertu.  
Mais Rome cependant, Rome est toujours captive ;  
Et je veux qu'à jamais sa liberté revive.

**MAXIME.**

Pouvez-vous l'affranchir, sans trahir l'Empereur ?

**POMPÉE.**

La liberté de Rome occupe tout mon cœur.  
625 Oui, Rome, dans ce jour, je te ferai connaître,  
Si ce cœur sait répondre au sang qui m'a fait naître ;  
Et ce que mon aïeul n'a pu faire pour toi,  
Tu peux l'attendre, enfin, de ma fille et de moi.  
Sur nous de ton bonheur l'espérance est fondée.

*À Maxime.*

630 Par mon ordre, en ces lieux Émilie est mandée ;  
Je prétends, par sa main détrôner son amant.

**MAXIME.**

Par sa main !

**POMPÉE.**

Elle vient : Laissez-nous un moment.

## **SCÈNE II.**

### **Pompée, Émilie.**

**POMPÉE.**

Ma fille, d'Agrippa, sais-tu qu'elle est la gloire ?  
Sur le fils de Livie, il obtient la victoire.  
635 Le testament d'Auguste, entre mes mains remis,  
Le déclare Empereur.

**ÉMILIE.**

Je me l'étais promis,  
Seigneur, je vois par là combien le Ciel est juste,  
Et par ce dernier trait, je reconnais Auguste.

**POMPÉE.**

Quoi ! Ton amant triomphe, on le fait Empereur,  
640 Et tu vois tant de gloire avec tant de froideur ?  
Est-ce donc-là, pour lui ce que l'amour t'inspire ?

**ÉMILIE.**

J'ai toujours préféré ses vertus à l'Empire.

**POMPÉE.**

Qu'entends-je ? Ô digne sang d'un père tel que moi !  
Et de tant de héros, qu'on voit revivre en toi !  
645 Puis-je assez admirer la grandeur de ton âme !  
Les vertus d'Agrippa sont tout ce qui l'enflamme,  
Quand je crains d'y trouver la fière ambition,  
Qui fait, des plus grands cœurs la seule passion !  
Un seul mot de ta bouche a dissipé ma crainte :  
650 Et je puis, à tes yeux m'expliquer sans contrainte.  
Après un tel aveu, dont mon cœur est charmé,  
Apprends le grand dessein, que sur toi j'ai formé.

**ÉMILIE.**

Quel dessein ?

**POMPÉE.**

Il est temps que je t'en éclaircisse ;  
Il te faut renoncer au nom d'Imperatrice.

**ÉMILIE.**

655 Justes Dieux ! Quel arrêt ! Mais, prête à le subir,  
Souffrez, du moins, souffrez qu'il m'en coûte un soupir,  
Seigneur ; et permettez à ma douleur extrême  
De se plaindre un moment de mon père à lui-même.  
Agrippa vous fut cher, je l'aimai ; ce beau feu  
660 S'alluma dans mon cœur par votre propre aveu :  
Vos vœux, de notre hymen semblaient hâter la fête,  
Ils me faisaient sentir le prix de ma conquête.  
Si le nom d'Empereur nuisait à mon amour,

N'aviez-vous pu prévoir qu'il le serait un jour ?  
665 À ce rang glorieux, sa naissance l'appelle.  
Ne craignez pas pourtant qu'à vos ordres rebelle...

**POMPÉE.**

Rassure-toi, ma fille. Il ne faut, en ce jour,  
Immoler que ton rang, et non pas ton amour.  
Je te laisse Agrippa. Ce Prince qui t'adore,  
670 S'il fut cher à mes yeux, ne l'est pas moins encore,  
Mais si ton hymen seul suffit pour son bonheur,  
Que lui sert-il d'avoir le titre d'Empereur ?  
Je prétends, à son sort unir ta destinée.  
Mais point de nœuds pour vous, si Rome est enchaînée.  
675 D'un véritable amour, si son cœur est épris,  
Qu'il renonce à régner, ta main n'est qu'à ce prix.

**ÉMILIE.**

Sur mes faibles attraits, tout votre espoir se fonde !  
Quel bien opposez-vous à l'Empire du monde ?  
Songez qu'un Empereur est presque égal aux Dieux.  
680 Et ne vous fiez pas au pouvoir de mes yeux ;  
Ces yeux, dont votre amour relève trop les charmes,  
Ne vont plus s'occuper qu'à répandre des larmes.

**POMPÉE.**

Autant que je le dois, je ressens tes douleurs ;  
Mais ne te flatte pas que je cède à tes pleurs.  
685 Un cœur Romain n'admet qu'une vertu farouche ;  
Et l'intérêt de Rome est le seul qui le touche.  
C'est peu d'être Romain, l'honneur du Consulat  
Sur ce nom glorieux, jette un nouvel éclat.  
Rome doit à mou cœur en être encor plus chère ;  
690 Et j'en suis tout ensemble, et l'enfant et le père.  
Elle doit, à ce cœur parler plus haut que toi.  
D'ailleurs, tous les regards sont attachés sur moi.  
Si je te fais régner, que ne va-t-on pas croire ?  
Que j'ai trahi pour toi ma patrie et ma gloire.  
695 Mon nom ferait horreur aux siècles à venir,  
Mon affront est le tien. Songe à le prévenir.  
Vois Agrippa. Dis-lui...

**ÉMILIE.**

Ciel ! Que puis-je lui dire !  
Qu'il faut pour m'obtenir qu'il renonce à l'Empire ?  
Qu'il n'est plus qu'un Tyran s'il devient Empereur ?  
700 Ne le serais-je pas moi-même de son cœur ?  
Si contre lui mes yeux usaient de leur puissance,  
Jusqu'à le dépouiller des droits de sa naissance :  
Ah ! Seigneur, si le sang vous parle encor pour moi,  
Cessez de m'imposer une si dure loi,  
705 À mes vœux, à mes pleurs daignez enfin vous rendre,  
Et jusqu'à ma faiblesse au moins daignez descendre,  
Pour le triste Agrippa, Seigneur, je vous promets,  
Ne pouvant le haïr, de ne le voir jamais.

**POMPÉE.**

Eh ! Crois-tu qu'envers moi cet effort te dégage ?  
710 En cessant de le voir, romps-tu notre esclavage ?  
En régnera-t-il moins ? Ah ! Crains que son courroux  
Du refus de ta main ne se venge sur nous.  
Songes combien de maux ce refus nous prépare,  
Il deviendra cruel, sanguinaire, barbare,  
715 Songes aux ruisseaux de sang qui par toi vont couler,  
Que je suis le premier que tu fais immoler,  
Songes enfin, si c'est peu du sacré nom de père,  
Que ce n'est plus qu'en toi que ta patrie espère.

**ÉMILIE.**

720 Quels maux m'annoncez-vous ? vous me faites frémir.  
Hélas !

**POMPÉE.**

Contre toi-même il est temps d'affermir  
Ce cœur où ton amour mêle trop de faiblesse ;  
Pour chercher Agrippa, ma fille, je te laisse,  
Je vais de l'Empereur lui déclarer le choix,  
Toi, le devoir te parle, obéis à sa voix.

**SCÈNE III.**

**ÉMILIE.**

725 Père injuste ! Comment répondre à ton attente ?  
Quoi pour être Romaine en suis-je moins amante ?  
Mon cœur pour le changer est-il en mon pouvoir ?  
Et doit-il en esclave obéir au devoir ?...  
Il ne le doit que trop, et quoiqu'il en gémissé,  
730 À ce devoir barbare il faut qu'il obéisse.  
Vous qui m'y réduisez, ô mon père ! Ô Romains !  
Que sur mon faible cœur vos droits sont inhumains ?  
Et toi Prince trop cher, toi dont la triste vie,  
De malheurs sur malheurs fut toujours poursuivie,  
735 Objet infortuné du céleste courroux,  
Attendais-tu de moi d'aussi sensibles coups ?  
Hélas ! Qu'un tendre cœur sait peu ce qu'il désire !  
Attachée à tes jours je les ai vu proscrire,  
Mon cœur, qui dans la fuite accompagnait tes pas,  
740 Croyait voir ton exil suivi de ton trépas :  
Déplorais ton retour, que j'étais insensée !  
Pour comble de malheurs les Dieux m'ont exaucée,  
Les cruels contre toi constants à conspirer  
Ne nous ont réunis que pour nous séparer :  
745 Mais il vient, dans ses yeux quel doux transport éclate !  
Ah ! Faut-il le tirer d'une erreur qui le flatte ?

**SCÈNE IV.**  
**AGRIPPA, ÉMILIE.**

**AGRIPPA.**

Savez-vous le bonheur qu'on vient de m'annoncer ?  
Le trône m'appartient, je puis vous y placer,  
Après tant de revers, le destin me seconde,  
750 Madame, il vous appelle à l'Empire du monde.

**ÉMILIE.**

Hélas !

**AGRIPPA.**

Vous soupirez ? Je vois couler vos pleurs ?  
De grâce, apprenez-moi d'où naissent vos douleurs.  
Un amant empressé vous offre une couronne,  
Parlez, haïriez-vous la main qui vous la donne ?  
755 Ah ! Si vous l'attendiez de Tibère !...

**ÉMILIE.**

Arrêtez.  
Tous les coups, qu'à mon cœur on a toujours porté,  
Sont moins cruels pour moi, que ce dernier outrage.

**AGRIPPA.**

Et quels coups ?

**ÉMILIE.**

Je ne puis en dire davantage.

**AGRIPPA.**

Quoi donc ? De vos malheurs vous n'osez m'informer ?

**ÉMILIE.**

760 Ah ! Prince ; eh ! Qui m'eût dit que s'en fût un d'aimer ?  
Des maux les plus cruels, c'est l'amour qui m'accable,  
Il est, de mes malheurs la source inépuisable.

**AGRIPPA.**

L'amour ! Ah ! Si nos cœurs brûlent des mêmes feux,  
Peut-il nous accabler, quand il nous rend heureux ?  
765 De grâce, éclaircissez un si cruel mystère,  
Madame ; car enfin, si j'en crois votre père,  
Je règne ; et mon bonheur ne dépend que de moi.  
Qui peut donc exciter le trouble, où je vous vois ?

**ÉMILIE.**

770 De vous seul, il est vrai, votre sort doit dépendre,  
Oui vous seul...

**AGRIPPA.**

Poursuivez.

**ÉMILIE, à part.**

Ciel ! Que lui vais-je apprendre ?

**AGRIPPA.**

Ah ! C'est trop me cacher l'arrêt de mon destin.  
Je règne. Vous m'aimez. Que puis-je craindre, enfin ?  
Au nom de notre amour, parlez.

**ÉMILIE.**

C'est m'y contraindre.

Vous régnez ; et c'est-là tout ce qu'il vous faut craindre.  
775 Rome hait tous les Rois ; son injuste rigueur  
Vous confond avec eux sous le nom d'Empereur.  
Elle ne peut souffrir qu'un nœud sacré nous lie.  
Que n'a-t-elle et les yeux, et le cœur d'Émilie,  
Cher Prince ? elle mettrait son bonheur le plus doux  
780 À vivre sous les lois d'un Maître tel que vous.  
Mais, hélas ! cette Rome, aux Rois toujours sévère,  
A porté jusqu'à moi ses plaintes par mon père.  
Je ne puis être à vous, Seigneur, si vous régnez.

**AGRIPPA.**

Quoi ! C'est donc un tyran, en moi que vous craignez,  
785 Trop injustes Romains ? Plus injuste Pompée ?  
Ô ! Combien, de mes soins l'espérance est trompée !  
Ils s'alarment déjà de me voir rappelé,  
Ces ingrats, pour qui seuls je me vis exilé !

*À Émilie.*

Non, Rome emprunte en vain la voix de votre père.  
790 Je ne puis consentir de céder à Tibère  
Des droits, que mes aïeux m'ont transmis en naissant,  
Et qu'usurpe un rival, qui n'est que trop puissant.  
N'en doutez point, Madame, il prétend à l'Empire.  
Tout le camp, avec lui, contre moi seul conspire.  
795 Le soldat en ces lieux accourt de toutes parts,  
Et l'on voit dans les airs flotter mille étendards.  
Le sort où l'on m'appelle, est encore en balance.  
Je crains quelque surprise, ou quelque violence.  
Quoiqu'il arrive, enfin, il me faut commencer  
800 Par m'emparer du trône, et par vous y placer.  
Mon honneur m'est trop cher ; croit-on que je l'oublie ?

**ÉMILIE.**

Eh ! Comptez vous pour rien la gloire d'Émilie ?  
Apprenez, Agrippa, que le sang dont je sors,  
Ne doit pas se borner à de communs efforts.  
805 Je vous l'ai déjà dit. Oui, Prince, je vous aime.  
En m'arrachant à vous, je m'arrache à moi-même ;

Mais ma gloire me parle, il lui faut obéir.  
Trône, Sceptre, Grandeurs, rien ne peut m'éblouir.  
Je fuis même, je fuis la main qui me couronne.  
810 Ô Rome ! Vois pour toi tout ce que j'abandonne.  
J'aurais bien moins de peine à renoncer au jour,  
Qu'à te sacrifier un si parfait amour.

**AGRIPPA.**

Eh ! C'est ce même amour, Madame, qui m'engage  
À vous faire du trône un glorieux partage ;  
815 Si j'ai brûlé de voir cent Rois humiliés,  
C'est pour mettre avec moi leurs sceptres à vos pieds.  
Ce triomphe éclatant, c'est à vous qu'on l'envie ;  
Et je pourrai souffrir que l'on vous sacrifie ?  
Qu'on vous détrône ; non je n'y souscrirai pas.  
820 Gloire, amour, tout m'excite à marcher sur vos pas.  
Abandonné, proscrit, jouet de la fortune,  
Je traînais dans l'exil une vie importune,  
Tandis que mon rival, de flatteurs entouré,  
Entre le trône et lui, ne voyait qu'un degré :  
825 Et malgré tous ses soins, malgré ceux de Livie,  
Je triomphais de lui dans le cœur d'Emilie.  
Un trône glorieux n'a pas un seul moment  
Balancé dans ce cœur un malheureux amant.  
À cet effort si noble il faut que je réponde,  
830 Vous deviendrez par moi la Maîtresse du monde,  
L'Empire est votre bien, je ne puis le céder.  
Pour vous plus que pour moi je prétends le garder,  
Le dessein en est pris ; mais Tibère s'avance.  
Je ne puis, sans frémir, soutenir sa présence.

**SCÈNE V.**

**Agrippa, Tibère, Émilie, Martian.**

**TIBÈRE.**

835 Je me reprocherais que quelqu'autre avant moi  
Vînt vous offrir, Seigneur, l'hommage de sa foi.

**AGRIPPA.**

Suis-je assuré du cœur ; en recevant l'hommage,  
Tibère ? À mes soupçons permettez ce langage.  
Auguste mon aïeul, me place dans un rang,  
840 Que vous me disputiez.

**TIBÈRE.**

Je cède au droit du sang.  
Tout doit m'être sacré dans un fils de Julie.

**AGRIPPA.**

Tout doit m'être suspect dans un fils de Livie.  
Ce sang, ce même sang qui vous est si sacré,  
Songez par quel divorce il fut déshonoré.

**TIBÈRE.**

845 Il n'est pas temps encor de me faire connaître.  
Je justifierai tout, quand vous serez mon maître ;  
Auguste vit encore.

**AGRIPPA.**

Mais que dois-je penser,  
De voir vos légions sourdement s'avancer ?  
Quel peut être en ces lieux l'intérêt qui les guide ?

**TIBÈRE.**

850 Faut-il de votre sort que le Sénat décide ?  
J'assemble vos soldats, pour appuyer vos droits.

**AGRIPPA.**

Le Sénat est content ; il m'accorde sa voix.  
Je vais, sur tous les cœurs régner sans violence.  
Mais je veux mieux juger de ce trait de prudence.  
855 Et sans approfondir quel est votre dessein,  
Ignorer quel motif l'a mis dans votre sein.  
Je vais de ses bontés rendre grâce à mon père.

*À Émilie.*

Vous, Madame, voyez Pompée...

*À Tibère.*

Et vous Tibère,  
860 Pour vous justifier, prenez soin qu'en ces lieux  
Je ne rencontre rien, qui blesse encore mes yeux.  
Que les Prétoriens, en me voyant paraître ;  
Signalent leurs respect pour le fils de leur maître ;  
Que l'avenir enfin, démente le passé,  
Soyez sujet fidèle ; et tout est effacé.

**SCÈNE VI.**  
**Tibère, Martian.**

**TIBÈRE.**

865 Quel orgueil ! Auel mépris ! Auguste encor respire,  
Et tu m'oses parler, en Maître de l'Empire ?

*À Martian.*

Ah ! Jamais sur mon cœur je ne fis plus d'effort,  
Pour retenir l'éclat d'un trop juste transport.  
Mais je laisse mourir le fruit de ma vengeance.  
870 Mon courroux n'en aura que plus de violence.  
Auguste me trahit. Je viens de lui parler.  
Du nom de fils encore il daigne m'appeler,  
Dans quel temps ? (contre lui, c'est ce qui plus m'irrite.)  
Il m'appelle son fils, lorsqu'il me deshérite.  
875 Mon abord l'a surpris. Il ne s'attendait pas  
Que je dusse sitôt revenir sur mes pas.  
Mais me tendant les bras, sous des caresses feintes,  
Il a su déguiser ses soupçons et ses craintes ;  
Et sa bouche affectait un souris gracieux,  
880 Tandis que son dépit éclatait dans ses yeux.  
Quelle est donc sa pensée ? Et qu'est-ce qu'il espère ?  
Croit-il par ses détours tromper jusqu'à Tibère ?  
Jusqu'au dernier moment qu'il balance mon sort,  
Mais prétend-il sur moi régner après sa mort ?  
885 Non, il l'espère en vain ; et le Sénat lui-même  
Trahira le premier sa volonté suprême.  
Agrippa, sur qui seul vient de tomber son choix,  
Se flatte un peu trop tôt de me donner des lois.  
Il n'a que sa naissance ; et j'ai ma renommée.  
890 Le Sénat est pour lui ; mais j'ai pour moi l'armée.

*À Martian.*

Toi, pour nos grands projets as-tu tout préparé ?  
Du bras de nos vainqueurs, t'es-tu bien assuré ?

**MARTIAN.**

Seigneur, dites un mot, votre rival expire.

**TIBÈRE.**

Non, n'entreprenons rien, tant qu'Auguste respire.  
895 Son nom seul, dans mon camp répandant la terreur.  
Soutiendrait contre nous son nouvel Empereur.  
Je perdrais d'un seul coup et l'Empire et la vie.  
Je te dirai bien plus : Je crains tout de Livie.  
Elle se livre trop à ses ressentiments,  
900 Et nuit à mes projets par ses emportements.  
Je sens à chaque éclat une frayeur nouvelle,  
En faveur d'un rival à quoi me réduit-elle ?  
Il faut à sa fureur moi-même l'arracher,  
Et veiller sur des jours que je devrais trancher.

905 Cachons bien nos desseins, flattons qui nous outrage ;  
Comme j'ai commencé, finissons mon ouvrage.  
Je prétends qu'Agrippa par mes respects trompé,  
Ignore en périssant, la main qui l'a frappé.

## ACTE IV

### SCÈNE PREMIÈRE.

**Livie, Faustine.**

**LIVIE.**

910 Quoi ! Sur mon fils, sur moi, mon ennemi l'emporte ?  
Je ne me connais plus. La fureur me transporte.  
Il en mourra. Son sang ne peut trop tôt couler,  
Puisqu'il faut renoncer au trône, où l'immoler.

**FAUSTINE.**

Immoler Agrippa ! Qui peut l'oser ?

**LIVIE.**

Livie.

915 Apprends quels ennemis j'arme contre sa vie.  
Tu sais que de tous temps nos fiers prétoriens  
N'eurent point d'intérêts plus sacrés que les miens,  
Qu'Agrippa, de leur part reçût plus d'un outrage.  
Sa nouvelle grandeur leur donne de l'ombrage.  
Ils viennent tout tremblants de s'adresser à moi.  
920 Juge, si j'ai pris soin d'augmenter leur effroi.  
J'ai déploré leur sort. Je leur ai fait connaître  
Qu'ils trouveront sans doute, un vengeur dans un maître.  
Qu'il leur faut dans son sein chercher l'impunité  
D'un zèle, qui pour moi n'a que trop éclaté.  
925 Qu'enfin pour prévenir une prompt vengeance  
Le sang de l'offensé doit expier l'offense.  
Je leur ai fait valoir leur nouvelle faveur  
Sous un fils, qui par eux deviendrait Empereur :  
Pouvais-je leur porter une plus vive atteinte ?  
930 Que ne font pas sur nous l'espérance et la crainte ?  
Par elles, je conduis ma victime à l'autel.  
On va se disputer l'honneur du coup mortel.  
Mon ennemi, peut-être, en ce moment expire.  
En ce moment heureux, il me cède l'Empire.  
935 Puisque par son trépas, que je viens d'ordonner,  
Le céder à mon fils, c'est me l'abandonner.  
Le lâche ! À son rival, il a pu rendre hommage !  
Un revers a suffi pour glacer son courage !  
Ah ! C'est avec plaisir ? Faustine, que je vois  
940 Qu'il n'est fait tout au plus que pour régner sous moi.

Prétorien : Se dit aussi des soldats de la garde de l'Empereur. [F]

Et jusques à ce point, puisque son cœur s'oublie.....  
Mais cachons mes transports, j'aperçois Émilie.

## **SCÈNE II.**

**Livie, Émilie, Faustine.**

**LIVIE.**

Je ne m'étonne plus que l'on ait refusé  
L'hymen, que pour son fils Livie a proposé ;  
945 Et je vois à quelle point mon âme s'est trompée ;  
Quand, dans mes intérêts j'ai cru mettre Pompée.  
Il vous en ménageait de plus sûrs, de plus chers ;  
Et ses vastes projets sont enfin, découverts.

**ÉMILIE.**

Je ressens tout l'honneur, que me faisait Tibère,  
950 Madame ; mais ma main dépendait de mon père,  
J'avouerai que mon cœur penchait vers son rival,  
Qu'il eut même trouvé tout autre hymen fatal.  
Mais d'un cœur dépendant penchant trop inutile !  
Aux ordres de Pompée aveuglément docile,  
955 J'aurais su sans murmure, à l'auteur de mes jours ;  
De ces jours malheureux sacrifier le cours.  
Cependant, de mon sort, si mon père décide,  
Il ne prendra jamais l'ambition pour guide.  
Son cœur à son devoir sait tout sacrifier,  
960 Et ce jour suffira pour le justifier.

**LIVIE.**

Il couronne Agrippa, sa timide prudence  
Veut-elle associer mon fils à la Puissance ?  
Le trône n'est point fait pour être partagé ;  
Sous un maître de plus il serait surchargé.  
965 Le premier de nos Rois n'y pût souffrir un frère ;  
Croirai-je qu'Agrippa puisse y souffrir Tibère ?

**ÉMILIE.**

Je sais trop que tout cède à la soif des grandeurs.  
Mais ce feu dévorant n'est pas dans tous les cœurs,  
Et si par Agrippa j'en dois juger, Madame,  
970 Le désir de régner n'est pas ce qui l'enflamme.  
J'ignore ses projets : mais je répondrais bien,  
Qu'on ne se plaindra pas d'un cœur tel que le sien.

**LIVIE.**

Je vous entends, Madame ; il va nous faire grâce.  
Mais, quand de ses bienfaits son orgueil nous menace,  
975 Sait-il quelle est Livie ? Et que mon cœur est tel,  
Qu'un pardon, à ce cœur tient lieu d'un coup mortel ?  
Croit-il déjà me voir à ses pieds prosternée ?  
Moi, par qui si longtemps Rome fut gouvernée.

**ÉMILIE.**

Non, il ne forme point de si superbes vœux.  
980 Fussiez-vous plus injustes, il sera généreux.  
Tantôt, avec fierté s'il a reçu Tibère,  
C'est qu'il ne croyait pas son hommage sincère.

**LIVIE.**

Il ne l'était que trop ; et j'en rougis pour lui.  
Quoi ! Mon fils, d'un rival a pu chercher l'appui ?  
985 L'ai-je donc élevé, pour le voir en esclave,  
Mendier la faveur d'un maître qui le brave ?  
Sans doute, c'est par-là qu'Agrippa s'est promis  
De soumettre la mère, aussi bien que le fils.  
Mais il n'a pas encor triomphé de Livie.  
990 J'ai reçu trop d'orgueil, en recevant la vie.  
Et Tibère est le seul, qui, formé dans mon flanc,  
Des Héros dont je sors, ait démenti le sang.

**ÉMILIE.**

Que j'aime, contre un fils ce courroux d'une mère !  
Puisqu'au moins il m'apprend que ce fils est sincère.  
995 J'aurai soin d'assurer Agrippa de son cœur.

**LIVIE.**

Allez ; ménagez bien sa naissante faveur ;  
C'est tout ce qu'il attend des bontés d'Émilie.

**ÉMILIE.**

Que vois-je ? Albine en pleurs ! Dieux ! Serais-je trahie ?

**SCÈNE III.**

**Livie. Émilie, Faustine, Albine.**

**ALBINE.**

Ah ! Madame, Agrippa...

**ÉMILIE.**

Je tremble.

**LIVIE.**

Expliquez-vous.

**ALBINE.**

1000 Il est prêt d'expirer sous de perfides coups.

**ÉMILIE.**

Cher Prince, Ah ! Je te perds !

**LIVIE.**

Que dites-vous, Albine ?

**ALBINE.**

Qu'il ne peut éviter la mort qu'on lui destine,  
Que j'ai vu mille dards tournez contre son cœur.  
Émilie

**ÉMILIE.**

Hélas !

**LIVIE.**

D'où peut partir cet excès de fureur ?  
1005 À qui dois-je imputer ?.....

**ALBINE.**

Que ne puis-je me taire !  
Parmi les Conjurés j'ai reconnu Tibère.

**LIVIE.**

Tibère ! Quoi ? Mon fils aurait pu ?... Justes Dieux !

**ALBINE.**

Madame, je ne dis que ce qu'ont vu mes yeux.  
Agrippa s'avançait vers la chambre d'Auguste,  
1010 Pour lui rendre un hommage aussi tendre, que juste ;  
Il marchait sans escorte. Il voit chefs, et coldats  
Armer contre son sein un parricide bras.  
Des plus audacieux il punit l'insolence.  
Leur nombre s'affaiblit. Mais Tibère s'avance.  
1015 J'en ai frémi.

*À Emilie.*

Madame, à ce fatal abord,  
J'ai cru voir Agrippa dans les bras de la mort.  
Je n'ai pu soutenir ce spectacle funeste.  
Assez d'autres sans moi, vous apprendront le reste.

**ÉMILIE.**

Le traître ! Avec quel art déguisant son courroux,  
1020 Il a caché la main, d'où sont partis les coups !

**LIVIE.**

Il nous a tous trompés.

**ÉMILIE, à Livie.**

Vous triomphez, Barbare !  
Votre joie à mes yeux, malgré vous se déclare.  
Non, ne l'accusez plus de démentir ce sang,  
Qu'il a pour mon malheur, puisé dans votre flanc.

1025 Crédule que j'étais ! Par vos plaintes trompée,  
J'allais près d'Agrippa, j'allais près de Pompée.....  
Mais que vois-je ?

**LIVIE, à part.**  
Grands Dieux !

**SCÈNE IV.**  
**Agrippa, Livie, Émilie, Faustine, Albine.**

**ÉMILIE.**  
Par quel événement,  
Puis-je jouir encor d'un bonheur si charmant ?  
Cher Prince !

**AGRIPPA.**  
Vous pleurez ! Ô sort digne d'envie !

**ÉMILIE.**  
1030 Quel favorable Dieu vous rappelle à la vie ?

**AGRIPPA.**  
Ces pleurs que vous versez, ce jour, ce sort heureux,  
Je dois tout au secours d'un rival généreux.

**ÉMILIE.**  
Quoi ! Tibère...

**LIVIE.**  
Mon fils ?...

**AGRIPPA, à Livie.**  
Ma mort était jurée ;  
Sans votre fils, Madame, elle était assurée.

**ÉMILIE, à Agrippa.**  
1035 Mais, d'un si noir complot, quel peut être l'auteur ?

**AGRIPPA.**  
J'ignore d'où partait ce projet plein d'horreur.  
Mais d'indignes Soldats une troupe cruelle,  
M'allait précipiter dans la nuit éternelle ;  
Je n'espérais plus rien d'un bras trop affaibli.

*À Livie.*  
1040 Pardonnez une erreur, qu'il faut mettre en oubli,  
J'imputais tout, Madame, à Livie, à Tibère ;  
Et j'accusais le fils encor plus que la mère.  
Oui, prêt de succomber sous de perfides coups,  
Mes soupçons sur vous deux se réunissaient tous

1045 Que d'un cœur prévenu l'injustice est extrême !  
On vient me seconder. C'est Tibère lui-même ;  
Et les Dieux protecteurs arment pour mon secours,  
Le bras que j'accusais d'attenter sur mes jours.  
Mais le voici.

## **SCÈNE V.**

**Agrippa, Livie, Tibère, Émilie, Fausitne,  
Albine.**

### **AGRIPPA.**

Venez ; embrassons-nous, Tibère,  
1050 Et que notre amitié pour jamais soit sincère.  
Pardonnez, si j'ai pu me défier de vous.  
Du rang qui m'attendait, je vous croyais jaloux.

### **TIBÈRE.**

Quoi ! d'un si noir forfait vous m'avez crû capable ?  
Ah ! Seigneur, qu'à mes vœux le Ciel est favorable !  
1055 Pouvais-je espérer plus de mon faible secours ?  
Que sauver mon honneur, en défendant vos jours ?  
Mon nom s'est signalé par plus d'une victoire :  
Mais jamais les destins n'ont mieux servi ma gloire.

### **ÉMILIE, à Tibère.**

Dans d'injustes soupçons nos cœurs trop affermis  
1060 Vous confondaient enfin parmi nos ennemis,  
Prince, vous nous forcez à vous rendre justice ;  
Qu'à ce nouveau laurier l'Univers applaudisse.  
Il couronne à la fois tous vos exploits passés ;  
Rome vous doit encor plus que vous ne pensez.

### **LIVIE à Tibère, d'un ton ironique.**

Sensible à tant d'honneurs, où je n'osais prétendre,  
J'ai pour ma gloire aussi, des grâces à te rendre.  
Qui croirait que sur moi, pour prix de quelque soins,  
Rejaillit tout l'éclat, dont mes yeux sont témoins ?  
Et que Livie enfin, dût trouver en Tibère,  
1070 Un fils si glorieux, si digne de sa mère ?  
Qui, maître de son cœur, dans le cours d'un seul jour,  
Vaincrait l'ambition, aussi bien que l'amour ?  
C'est peu qu'à ton rival tu cèdes un Empire,  
L'effort te paraît faible, et ne te peut suffire ;  
1075 Il te fallait encor, en lui prêtant ton bras,  
Braver jusqu'au péril de faire des ingrats.

### **AGRIPPA.**

Moi, que je sois jamais ingrat envers Tibère ?

### **TIBÈRE.**

Ah ! Pardonnez, Seigneur, ce soupçon d'une mère.  
Mon cœur de votre part, craint si peu ce danger,

1080 Qu'ayant sauvé vos jours, je prétends vous venger.  
Je punirai si bien qui s'attaque à son maître,  
Que des monstres pareils n'oseront plus renaître :  
Et je veux qu'éprouvant une juste terreur,  
Rome, à l'égal des Dieux révère un Empereur.  
1085 Déployons à ses yeux l'appareil des supplices.  
Le crime est avéré : j'en sais tous les complices :  
Le Chef seul se dérobe encore à mes regards.  
Je vais pour le trouver, chercher de toutes parts.  
Il mourra le premier.

**LIVIE.**

Et bien ! Frappe Tibère :

1090 Plonge ton bras vengeur dans le sein de ta mère.

**TIBÈRE.**

Dans votre sein ! Grands Dieux ! Quoi ! Vous auriez osé ?...

**LIVIE.**

Je ne me charge point de crime supposé.  
C'est moi seul, c'est moi qu'il faut que tu punisses.  
Je te livre le chef ; laisse-là les complices.  
1095 Ils ont crû te servir, en servant ma fureur ;  
Et leurs vœux n'aspiraient qu'à te faire Empereur.  
Fidèle à ton rival, à ta mère perfide,  
Tu ne peux le venger à moins d'un parricide.  
Cette foi qui t'engage à ce maître nouveau,  
1100 Te rend mon ennemi, sois encor mon bourreau.  
Je te laisse avec lui. Délibère ; mais tremble.  
Seule, je puis encor vous braver tous ensemble.  
Et tel va prononcer l'arrêt de mon trépas,  
Qui peut-être, aux enfers devancera mes pas.

## **SCENE VI.**

**Agrippa, Tibère, Émilie, Albine.**

**TIBÈRE.**

1105 Juste Dieux ! quel projet enfante sa colère !

*À Agrippa.*

Que n'ai-je à vous venger d'une autre qu'une mère !  
Mais, sujet malheureux ; fils plus infortuné,  
Ôterai-je le jour à qui me l'a donné ?  
Ah ! Plutôt dans mon sang expiez tous ses crimes.  
1110 Que j'obtienne sa grâce ; ou prenez deux victimes.

**AGRIPPA.**

Quelles victimes ! Non ; l'une est chère à mon cœur ;  
Et l'autre trouve en vous un trop fort défenseur.  
Je dois tout oublier. C'est en vain que Livie  
Se déclare à mes yeux ma mortelle ennemie.  
1115 Je ne vois qu'un ami, qui ma sauvé le jour,  
Qu'un rival, qui pour moi, renonce à son amour.

**TIBÈRE.**

Un rival ! Ah ! Seigneur, Sujet tendre et fidèle,  
Je ne puis plus souffrir que mon maître m'appelle  
De ce nom de rival, qu'à regret j'ai porté ;  
1120 Je le serais encor, si je l'avais été.  
Oui je vois qu'il est temps de rompre le silence,

*À Émilie.*

En m'attachant à vous on me fit violence,  
Mon cœur près d'un objet digne de tout charmer,  
Le croiriez-vous, Madame, a pu feindre d'aimer ;  
1125 Il en coûte trop peu sans doute à votre gloire,  
Qu'un cœur tel que le mien manque à votre victoire  
Julie était proscrite, il fallait la trahir,  
On m'ordonnait d'aimer, il fallait obéir.  
Du plus sincère amant j'affectai le langage.....

*À Agrippa.*

1130 Dispensez-moi, Seigneur, d'en dire davantage.

**AGRIPPA.**

Que cet aveu me charme ! Il efface l'affront,  
Qu'un divorce apparent avait mis sur mon front.  
Je n'ai donc plus à craindre un rival dans Tibère ;  
Je puis le regarder comme époux de ma mère.  
1135 Quel bonheur est le mien !

*À Tibère.*

Sauvé par votre bras,  
Prince, je l'avouerai, je ne concevais pas  
Qu'un cœur, fût-il cent fois plus généreux encore,  
Pût jamais renoncer à l'objet qu'il adore.

## SCÈNE VII.

**Agrippa, Tibère, Émilie, Alibine, Maxime.**

**MAXIME, à Agrippa.**

Auguste en ce moment est tout prêt d'expirer.

**AGRIPPA.**

1140 Ô perte, que les Dieux ne sauraient réparer !  
Auguste, sur la terre est leur vivante image ;  
Ils vont nous enlever leur plus parfait ouvrage :  
Allons au moins, jouir de ses derniers adieux.

**TIBÈRE.**

Quoi ! Seigneur.....

**AGRIPPA.**

1145 C'est à moi de lui fermer les yeux.  
Allons, de ce grand homme embrasser ce qui reste.

**TIBÈRE.**

1150 Non, ce pieux devoir vous serait trop funeste.  
Seigneur, qu'allez-vous faire ? À quel nouveau hasard,  
Voulez-vous poser l'héritier de César ?  
Vous avez, de Livie entendu la menace,  
Et des Prétoriens vous connaissez l'audace.

**AGRIPPA, à Tibère.**

1155 Je saurai la confondre. Allons, suivez mes pas.  
Est-ce à des Empereurs à craindre des soldats ?  
Il est temps qu'à leurs yeux je me fasse connaître.  
Vous verrez les plus fiers trembler devant leur maître.  
Enfin l'honneur m'appelle, et quel que soit mon sort,  
Je cours...

**ÉMILIE, arrêtant Agrippa.**

Ah ! Demeurez. Vous courez à la mort.  
Pour arrêter vos pas, je me joins à Tibère.  
Ah ! Prince, si jamais à vos yeux je fus chère,  
Regardez un moment, votre Émilie en pleurs.

**AGRIPPA.**

1160 C'est trop livrer votre âme à d'injustes frayeurs,  
Madame, pour mes jours soyez moins alarmée :

*À Tibère.*

1165 Vous ! Tibère, dans Nole introduisez l'armée,  
Et que dans leur devoir les mutins contenus,  
Attendent sur leur sort mes ordres absolus.  
Oui, si ces insolents, dont vous craignez l'audace,  
Ne viennent au plutôt me demander leur grâce,

Je n'écoute plus rien ; et de leur trahison,  
Dans leur perfide sang, je me ferai raison.

## ACTE V

### SCÈNE PREMIÈRE.

**Tibère, Martian.**

**TIBÈRE.**

Enfin, Auguste est mort, et je n'ai plus de maître.  
1170 Tibère tout entier va se faire connaître.  
Bientôt tous les Romains vont être mes sujets.  
C'est à toi, Martian, d'achever mes projets.

**MARTIAN.**

De tout ce que je vois que faut-il que je pense ?  
Agrippa par vos soins nous cache sa présence.

**TIBÈRE.**

1175 Quoi donc dans mes desseins ne peut pénétrer ?  
Veux-tu qu'à nos Soldats il aille se montrer ?  
D'Auguste dans ses traits ils révèraient l'image,  
Et viendraient à ses pieds apporter leur hommage.

**MARTIAN.**

Mais sans votre secours il serait déjà mort.

**TIBÈRE.**

1180 Ma mère me perdait dans son bouillant transport,  
Auguste de ce coup m'imputant tout le crime,  
Aux manes de son fils m'eût livré pour victime ;  
De son ressentiment rien n'eût pu me sauver,  
J'ai dû parer ce coup. C'est à toi d'achever.  
1185 Les temps sont arrivés, où les Dieux plus propices ;  
Me vont mettre en état de payer tes services.  
Sois sûr que mes bienfaits, versez à pleines mains,  
Vont te faire envier du reste des humains.

**MARTIAN.**

Tout cède dans mon cœur au zèle qui m'anime.  
1190 Seigneur, mon bras est prêt, livrez-moi la victime.

**TIBÈRE.**

On va de l'Empereur lire le testament ;  
Et Pompée est déjà dans son appartement ;  
Il y doit proclamer l'héritier de l'Empire :  
C'est là que je prétends que mon rival expire.  
1195 Au pied du lit d'Auguste, il faut trancher ses jours.  
Ne perds pas un instant, va l'attendre.

**SCÈNE II.**

**TIBÈRE.**

Va, cours.  
Bientôt, pour couronner mes heureux artifices,  
Tu périras toi-même avec tous tes complices.  
Dérobons par leur mort mon crime à tous les yeux ;  
1200 N'en ayons pour témoins que mon cœur et les Dieux.  
Puis-je trop en un jour m'immoler de victimes,  
Quand l'Empire du monde est le prix de mes crimes.  
Enfin, mon ennemi ne peut plus m'échapper.  
Achevons, je n'ai plus que ma mère à tromper.  
1205 Le seul désir du trône en secret la dévore.  
Elle vient ; à ses yeux dissimulons encore.  
Je veux, par ce grand art qu'elle a su m'enseigner,  
Qu'elle me doive tout, en me faisant régner.

**SCÈNE III.**

**Livie, Tibère.**

**LIVIE.**

Du trône des Césars, souffres-tu qu'on s'empare ?  
1210 À te donner un maître ici tout se prépare,  
Mon fils, c'est ton rival que l'on va proclamer.  
Pour toi, si tu le veux, mille bras vont s'armer.  
Laisse agir seulement une mère qui t'aime.  
Enfin, règne pour moi, si ce n'est pour toi-même,  
1215 C'est moi qui t'en conjure. Adoucis la douleur,  
Dont la mort d'un époux vient d'accabler mon cœur.  
Dans ces derniers moments, en vain il m'a trompée :  
Je suis de ses vertus seulement occupée,  
Et quand, de mon esprit je pourrais les bannir,  
1220 L'Univers consterné m'en ferait souvenir.  
Viens, mon fils, viens remplir le trône...

**TIBÈRE.**

Non, Madame,  
Un plus noble dessein, doit occuper mon âme,  
Punissons mon rival, en le laissant régner,  
César, pour successeur, vient de le désigner.  
1225 C'est à lui d'essuyer les affronts que j'évite.

César me venge assez, lorsqu'il me déshérite.

**LIVIE.**

Ose le démentir, et rentre dans tes droits.

**TIBÈRE.**

Auguste a décidé ; je souscris à son choix.

**LIVIE.**

Mais par là, de mon sort sais-tu que tu décides ?  
1230 Frémis de tes refus, ils sont des parricides.  
Songe que si par toi ton rival peut régner,  
Dans le sang de ta mère, il viendra se baigner.  
Tu l'as vu, devant lui j'ai confessé mon crime.  
Voudras-tu, de ta main lui livrer sa victime ?  
1235 Verrai-je par mon fils mon supplice ordonné ?

**TIBÈRE.**

Non, non, ne craignez rien ; le crime est pardonné.  
Agrippa...

**LIVIE.**

Vainement tu comptes sur ma grâce.  
Ce n'est qu'avec du sang, qu'un tel crime s'efface.  
Je péris pour un fils. Quel injuste retour ?  
1240 Ce fils n'ose régner, pour me sauver le jour.

**TIBÈRE.**

Ah ! que votre péril augmente mes alarmes !  
Madame, c'en est fait. Je me rends à vos larmes.  
Surtout autre intérêt la nature prévaut.  
Régions ; sauvons ma mère, ou mourrons, s'il le faut.

**LIVIE.**

1245 Quel bonheur imprévu ! Prête à perdre la vie,  
Tu retrouves ton fils, trop heureuse Livie !  
O mon cher fils, pour moi, je vous croyais perdu ;  
Et je bénis l'instant, où vous m'êtes rendu.  
Mon cœur vous soupçonnait d'un peu d'ingratitude ;  
1250 Mais ma tendresse enfin, n'a plus d'inquiétude.  
Vous m'aimez, je le vois, et n'en saurais douter.  
Mais c'est peu de résoudre, il faut exécuter.  
Je vais par tout le camp prodiguant mes largesses,  
Demander aux soldats l'effet de leurs promesses.  
1255 Et pour nous seconder, je les amène ici.

**TIBÈRE.**

Pour vos jours, pour les miens, ayez moins de souci.  
Ce que pour Agrippa mon bras vient d'entreprendre,  
Ne lui laisse sur moi plus d'ombrage à prendre.  
Et le seul Martian, dont je connais la foi,  
1260 Saura percer un cœur, qui s'abandonne à moi.

**LIVIE.**

Si pour toi, c'est assez ; c'est trop peu pour ta mère.  
Et quand il faut règner, tout devient nécessaire,  
On vient : c'est ton rival, je te laisse, mon fils ;  
Et te tiendrai bientôt ce que je t'ai promis.

**SCÈNE IV.**

**Agrippa, Tibère, Émilie, Albine.**

**TIBÈRE, à Agrippa.**

1265 Ma mère encor n'ose paraître à votre vue,  
Seigneur ; mais vos bontés, dont elle est prévenue,  
Ont déjà, de son cœur calmé le juste effroi,  
Et bientôt à vos pieds s'abattront avec moi.  
Laissez en sa faveur agir votre clémence.  
1270 Il est temps de répondre à votre impatience.  
Vos plus ardents désirs vont être satisfaits.  
Il n'est plus rien pour vous à craindre en ce palais ;  
Tous les cœurs sont calmés, et vous êtes le maître.

**AGRIPPA.**

Je le suis par vos soins ; je veux les reconnaître.  
1275 J'ignore l'art flatteur d'un discours médité ;  
Toute mon éloquence est ma sincérité.  
Ainsi j'aurais, Tibère, un reproche à me faire,  
Si mon cœur plus longtemps s'obstinait à se taire.  
Sachez donc mon secret, et comptez sur ma foi ;  
1280 Vous êtes en ces lieux aussi maître que moi.

**TIBÈRE.**

Quoi, Seigneur, avec moi vous partagez l'Empire ?

**AGRIPPA.**

Non ; pour la liberté Rome entière soupire.  
Unissez-vous à moi, pour briser ses liens ;  
Et qu'elle ait deux Césars pour premiers citoyens.

*À Émilie.*

1285 Je dois ce sacrifice à Rome, à votre père,  
À vous-même, Madame, et surtout à Tibère.  
Il me cède l'Empire, il m'a sauvé le jour,  
Je dois à tant de soins ce généreux retour.  
Le trône étant un bien qu'aucun ne me dispute,  
1290 J'y monte, et j'en descends, sans craindre qu'on l'impute  
Au désir de goûter un indigne repos,  
La gloire qui toujours doit guider les héros,  
Ne saurait condamner ce que le Ciel m'inspire ;  
Auguste après Sylla voulut quitter l'Empire,  
1295 Tous deux par des motifs peut-être différents,  
Puis-je me proposer des exemples plus grands ?

**TIBÈRE.**

Un si noble projet a droit de me surprendre ;  
Mais, Seigneur, chez Auguste il est temps de vous rendre,  
Pompée et le Sénat n'attendent plus que vous.  
1300 Ne leur différez pas un spectacle si doux.

## **SCÈNE V.**

**Tibère, Émilie, Albine.**

**ÉMILIE.**

Que j'aime ce grand jour, qui vous réconcilie !

**TIBÈRE.**

Ce jour ne sert que Rome, et trahit Émilie.  
Quoi ! Ce même Agrippa, qui peut vous couronner,  
Ne vous offre sa main, que pour vous détrôner.  
1305 Prêt à vous posséder, il renonce à l'Empire ?  
Est-ce ainsi que pour vous il faut qu'un cœur soupire ?  
Contre vos intérêts, doit-on vous obéir ?  
Et vous servir si mal, n'est-ce pas vous trahir ?  
Pour moi, si votre sort était en ma puissance,  
1310 Malgré ce qu'à vos lois on doit d'obéissance,  
Si l'Empire Romain devait m'appartenir,  
Je vous ferais régner, dussiez-vous m'en punir ?

**ÉMILIE.**

Je vous entends, Seigneur, votre amour pour Julie,  
L'élèverait au rang, que dédaigne Émilie.  
1315 Ses droits vous sont si chers...

**TIBÈRE.**

Si Julie a ses droits.  
Madame, j'ai les miens fondez sur mes exploits.  
Agrippa m'en dépouille ; il en ordonne en maître.  
J'ai dû céder au sang, dont les Dieux l'ont fait naître.  
1320 Mais cet éclat nouveau, qu'il n'ose soutenir,  
À son refus, du moins, devrait m'appartenir ;  
Et je ne répons pas que soigneux de ma gloire,  
Et par moi tant de fois conduits à la victoire,  
Nos chefs et nos soldats, plus indignés que moi,  
Ne vengent hautement l'affront que je reçois.

**ÉMILIE.**

1325 Ah ! Que d'un tel discours mon âme est alarmée !  
Vous nous aviez tantôt répondu de l'armée.

**TIBÈRE.**

Madame, j'en répons, si le trône est à vous.

**ÉMILIE.**

Mais, Seigneur, de mon sort qui vous rend si jaloux ?

**TIBÈRE.**

Avez-vous tant de peine à percer ce mystère ?  
1330 Tout ne vous peint-il pas un amant dans Tibère ?

**ÉMILIE.**

Quel funeste secret m'osez-vous révéler ?  
Vous, rival d'Agrippa ? Vous me faites trembler !

**TIBÈRE.**

Que craignez-vous ?

**ÉMILIE.**

Hélas ! Que n'ai-je pas à craindre ?  
Je tremble d'autant plus que vous cessez de feindre.  
1335 Pour la première fois, vous me parlez sans fard.  
Que je vois de périls ! Mais je les vois trop tard.  
Que ne puis-je ?... Quel bruit ! Ah ! Perfide Tibère !

*On entend un grand bruit.*

Dieux ! Sauvez mon amant, sauvez Rome, et mon père.

## **SCÈNE VI.**

**Tibère, Émilie, Albine, Pompée.**

**POMPÉE.**

Ma fille...

**ÉMILIE.**

Eh ! bien, Seigneur ?

**POMPÉE.**

Ô regrets superflus !  
1340 Tout est perdu pour Rome, Agrippa ne vit plus.

**ÉMILIE.**

Il n'est plus ?

**POMPÉE.**

De quels maux sa mort sera suivie !  
Plus d'espoir ; pour jamais je vois Rome asservie.

**TIBÈRE.**

Quoi ! Les Préteurs ont terminé son sort ?

**POMPÉE.**

Non ; par une autre main il a reçu la mort.

**TIBÈRE.**

1345 Qui l'a donc immolé ?

**POMPÉE.**

Va ; laisse un vain mystère,  
Te nommer Martian, c'est te nommer Tibère.

**TIBÈRE.**

Moi ?

**POMPÉE.**

Ce sanglant complot n'est que trop révélé :  
Prêt à répondre aux Dieux Martian a parlé.  
Ces Dieux n'ont pas permis que la main d'un perfide  
1350 Vint recevoir de toi le prix d'un parricide.  
Percé de coups, mourant, ce monstre n'a vécu  
Qu'autant qu'il le fallait pour t'en voir convaincu.  
Tremble, Tyran, le Ciel punissant le complice,  
À l'auteur du forfait garde un même supplice.  
1355 Non, ne te flatte pas qu'il te laisse régner,  
Qui punit Martian, ne doit pas t'épargner.

**TIBÈRE.**

Consul, de vos discours, c'est trop souffrir l'audace.

*À Émilie.*

Madame, c'est à vous à demander sa grâce.  
Vous réglez.

**ÉMILIE.**

Que dis-tu, Barbare ? J'en frémis.  
1360 Et les Dieux, jusques-là seraient mes ennemis ?  
Moi régner avec toi ! Qu'oses-tu me prescrire ?  
Agrippa ne vit plus ; c'est par toi qu'il expire ;  
Et tu veux qu'unissant mon destin à ton sort,  
Une seconde fois, je lui donne la mort ?  
1365 Ah ! Que n'ai-je à mon gré la fureur qui t'anime ?  
Que n'osai-je expier le crime par le crime ?  
Pour te percer le cœur, je t'offrirais ma main ;  
Je vengerais mon père, et le Peuple Romain.  
Ce grand art, dont tu fais un si funeste usage,  
1370 Jusqu'au sein d'un époux m'ouvrirait un passage :  
Mais, au sang des Nérons ce crime est réservé ;  
Et, grâce à ma vertu, mon tyran est sauvé.

**POMPÉE.**

Non, ma fille, à son sort ne crains pas qu'il échappe.  
Les Dieux nous vengeront, sans que ta main le frappe.

## **SCÈNE VII.**

**Tibère, Livie.**

**LIVIE.**

1375 Viens, mon fils, viens régner, tout flatte nos souhaits.  
Nos Soldats par mes soins entourent ce Palais...  
Mais quels sombres regards ?...

**TIBÈRE.**

Émilie et son père,  
Viennent en ce moment de braver ma colère.  
Mais je règne, il suffit. Ne nous contraignons plus.  
1380 Portons dans le Sénat mes ordres absolus.  
Que des fleuves de sang...

**LIVIE.**

Ô Ciel ! Qu'allez-vous faire ?

**TIBÈRE.**

Vous tremblez ! Tout entier, je vais montrer Tibère.  
Vous, sans vous informer sur qui tombent mes coups,  
Jouissez du repos, que j'ai quitté pour vous.

## **SCÈNE VIII et DERNIÈRE.**

**LIVIE.**

1385 Du repos ! Ah ! J'entends ce superbe langage ;  
Faut-il me voir réduite à craindre mon ouvrage.  
Grands Dieux ! Je reconnais votre courroux vengeur.  
Et je perds en un jour, l'Empire et l'Empereur.

**FIN**

## PRIVILÈGE DU ROI

Louis, par la grâce de Dieu, Roi de France et de Navarre : à nos amés et féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils, et autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. Notre bien amé François Flahault Libraire à Paris, Nous ayant fait supplier de lui accorder nos Lettres de Permission pour l'impression d'un ouvrage qui a pour titre, Tibere Tragédie; offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier et beaux caractères, suivant la feuille imprimée et attachée pour modèle sous le contrecel des présentes; Nous lui avons permis et permettons par ces présentes de faire imprimer ledit ouvrage ci-dessus spécifié conjointement ou séparément, et autant de fois que bon lui semblera sur papier et caractères conformes à ladite feuille imprimée et attachée sous notre dit contrecel, et de le vendre, faire vendre et débiter par tout notre Royaume pendant le temps de trois années consécutives à compter du jour de la date des dites présentes. Faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs et autres personnes de quelque qualité et condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance. A la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires et Imprimeurs de Paris, et ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de cet ouvrage sera faite dans notre Royaume, et non ailleurs, et que l'impétrant se conformera en tout aux Réglements de la Librairie, et notamment à celui du dixième Avril 1725. et qu'avant que de l'exposer en vente, le manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation aura été donnée ès mains de notre très cher et féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville Commandeur de nos Ordres; et qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, et un dans celle de notre dit très-cher et féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des présentes; du contenu desquels vous mandons et enjoignons de faire jouir l'exposant, ou ses ayants causes pleinement et paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des dites présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit ouvrage foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier, ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis et nécessaires, sans demander autre permission, et nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, et Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir.

Donné à Paris le vingt-troisième jour du mois de Janvier l'an de grâce mil sept cens vingt-sept, et de Notre règne le douzième. Par le Roi en son Conseil. Foubert.

Registré sur le Registre VI. de la Chambre Royale des Libraires et Imprimeurs de Paris, No. 556. fol. 444. conformément aux anciens Règlements confirmés par celui du 28. Février 1723. à Paris le 24. Janvier mil sept cens vingt-sept. Brunet, Syndic.

J'ai lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un Manuscrit intitulé, Tibère Tragédie. Ce 4. Janvier 1727. Secousse.

**PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE**

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].